

ELLE
Hebdo
8 Oct. 07



Dans « Ce grand cadavre à la renverse » (Grasset), BHL dénonce l'incurie de la gauche et rêve de lui redonner une âme. Propos sans concessions.

Intello de gauche, il est et il restera. Malgré l'agonie du PS, malgré les échecs et les déceptions, Bernard-Henri Lévy n'a pas cédé aux sirènes sarkozystes. Mais sa colère contre la gauche est grande. Dans son nouveau livre, « Ce grand cadavre à la renverse », BHL s'énerve. Avec nous, il parle de ses engagements, de Ségolène Royal qui l'a impressionné, de Sarkozy qu'il combat mais qu'il trouve sympathique, des femmes qu'il défend et de l'amour à l'Élysée.

ELLE. A gauche, vous dénoncez les antilibéraux car vous respectez le libéralisme, les antiaméricains, car vous louez la démocratie américaine, vous détestez ceux qui sont complaisants avec l'islamisme politique. Vous dénoncez la nostalgie marxiste, le manque d'idées...

Mais pourquoi diable rester de gauche ?
BERNARD-HENRI LÉVY. C'est vrai que, quand on fait le bilan, quand on fait l'inventaire de ce champ de ruines qu'est devenue la gauche, on ne peut pas ne pas se poser la question. Le « grand cadavre à la renverse », c'est la formule de Sartre à propos de la gauche de son époque, aux heures sombres de la guerre d'Algérie et, hélas, la formule marche aussi pour la gauche d'aujourd'hui – aussi cadavérique, aussi malade que l'autre.

ELLE. Malade de quoi ?
B.-H.L. La thèse du livre, c'est que, grosso modo, la gauche a rompu avec la tentation totalitaire, version classique, le « socialo-communisme ». Mais que, dans les ruines que celle-ci a laissées, quelque chose d'autre est apparu, une autre tentation totalitaire, qui puise son inspiration, non plus tellement à l'extrême gauche, mais à droite, voire à l'extrême droite. La gauche est malade de la droite, voilà la situation. Malade de sa fascination pour la nation et le drapeau tricolore, de son rejet de l'Europe, de son antiaméricanisme, et j'en

BERNARD-HENRI LÉVY CONTRE LA GAUCHE, TOUT CONTRE

...passe... Prenez l'antiaméricanisme. Tous ces gogos qui croient qu'être contre les Etats-Unis, c'est être anticapitaliste, haïr les puissants, défendre les opprimés et donc être « de gauche » ! La vérité, c'est que la haine des Etats-Unis est un thème qui a été livré clés en main par la tradition fasciste française à la gauche de l'après-guerre. A partir d'une matrice simple et dont je fais la généalogie : la rage, au fond, raciste contre l'idée même d'une nation conçue, il y a trois siècles, composée de gens venus de tous les coins du monde, sans racines, sans langue commune, sans même une mémoire partagée.

ELLE. La recrudescence de l'antiaméricanisme n'est-elle pas liée à la politique de Bush tout simplement ?
B.-H.L. Bush l'aggrave, sans aucun doute. Mais je crois qu'il y a là, vraiment, un invariant de l'idéologie française : la haine des Etats-Unis quoi que fassent les Américains – à cause, non pas de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils sont.
ELLE. Autre symptôme de cette gauche malade, elle n'aime pas l'Europe.
B.-H.L. Elle l'a aimée, elle ne l'aime plus. Elle a été internationaliste, elle tend à devenir nationale républicaine. Regardez la campagne d'il y a deux ans sur le référendum. Même ceux qui appelaient

113

BERNARD-HENRI LÉVY CONTRE LA GAUCHE, TOUT CONTRE

à voter « oui » ne disaient pas : « je vote oui parce que l'Europe est désirable » mais : « grâce à l'Europe, la France sera plus puissante » !

ELLE. Il y a aussi votre relation à cette gauche. Dans le premier chapitre, vous racontez cette fameuse conversation téléphonique avec Nicolas Sarkozy, qui tente de vous rallier à lui et qui vous dit : « Comment peux-tu dire que la gauche est ta famille, voilà trente ans qu'elle te pisse à la raie ! »

B.-H.L. Il n'avait pas tort quant à mes rapports à une partie de la gauche. Mais j'aurais pu lui répondre que j'ai au moins autant de problèmes avec la droite. Et cela depuis les tout débuts de ma carrière littéraire. Mais quelle importance ? Le travail d'un intellectuel, c'est de poser des questions, de complexifier les lieux communs, d'aller à rebours des consensus trop faciles et, en la circonstance, de dire et de répéter qu'il y a des gauches, plusieurs gauches, mais que « la » gauche n'existe pas.

ELLE. La gauche, ça n'existe pas ?

B.-H.L. Si. Mais c'est une famille. Une tradition. Avec plusieurs fils, plusieurs rameaux. La fidélité au dreyfusisme, c'est-à-dire à l'universel républicain. La mémoire du combat antifasciste. L'anticolonialisme. Et, enfin, l'antitotalitarisme contemporain, issu, notamment, de ce fameux Mai 68 que le président Sarkozy voulait liquider. Etre de gauche, je crois que c'est essayer de tisser ces quatre fils. Et, quand ils ne sont pas tissés, quand il en manque la moitié, ou même un, eh bien, ça ne marche pas, ça crée des bogues, et on a la gauche réac dont j'instruis le procès...

ELLE. Vous avez soutenu Ségolène Royal, vous avez été proche d'elle, est-elle une vraie femme de gauche selon vos critères ?

B.-H.L. Je n'ai pas adhéré à tout, naturellement. Et c'est sûr que, quand elle nous proposait de mettre à nos fenêtres le drapeau bleu-blanc-rouge en oubliant le drapeau européen, je n'étais pas tellement pour. Mais, en même temps, j'ai été impressionné par son courage ! Par son cran ! Sa détermination ! Ainsi que, soit dit en passant, et contrairement à ce que nous racontent ceux qui ne l'ont pas vraiment écoutée, par son côté intraitable sur les droits de l'homme et l'antitotalitarisme. Je n'ai pas entendu d'autre candidat citer Anna Politkovskaïa. Ni évoquer le génocide arménien dans les termes où elle l'a fait. Ni parler du Rwanda, du Darfour et de l'Afrique en général, avec tant de justesse. Si j'ai soutenu Royal, c'est parce que, sur ces questions et-sur d'autres, elle a incarné, en effet, et fédéré, ce qu'il y a de moins pire, et parfois de meilleur, dans sa famille idéologique. C'est quoi, au fond, la politique ? Une bonne mémoire. Donc une pensée juste. Donc des réflexes. Et les réflexes sûrs, elle les avait.

ELLE. Quelle a vraiment été votre fonction auprès d'elle dans la campagne ? Vous lui avez écrit des discours ?

B.-H.L. Jamais. Il nous est arrivé de nous voir. De parler de ces questions et de quelques autres. Mais écrire, non, jamais. D'abord parce que j'en serais incapable. Et, aussi, parce que c'est une des forces – et parfois des faiblesses – de cette femme : elle écrit seule, et librement.

ELLE. Pour vous, quelles sont les raisons de sa défaite ?

B.-H.L. Il y a des raisons qui tiennent à elle, à son impréparation, à son goût de l'improvisation, etc. Mais il y a aussi, il me semble surtout, des raisons qui tiennent aux autres, au traitement qu'ils lui ont infligé, à ce sabotage quasi-systématique dont elle a été l'objet. Je ne suis pas expert en ces choses. Et je n'ai d'ailleurs pas été, non plus, si proche qu'on a bien voulu le dire. Mais enfin, s'il y a bien une chose qui m'a impressionné, c'est la solitude de cette femme. Sa solitude terrible. Affective, sans doute. Mais surtout, d'abord, politique.

ELLE. Vous pensez que ça l'a handicapée, la crise que traversait son couple pendant la campagne ?

B.-H.L. J'imagine, oui. Certains ont dit qu'elle a décidé de se présenter pour des raisons privées, pour se venger de son compagnon. Moi, je pense que sa relation conflictuelle a plutôt contribué à la faire perdre.

ELLE. Vous n'adhérez pas à la thèse de la femme trompée, humiliée qui se présente pour se venger...

B.-H.L. Non. Royal est une femme politique. Un personnage politique à part entière. Quelqu'un qui a le sentiment – et avec raison – d'avoir une petite pierre à ajouter à la vieille maison de Jaurès, Blum et Mitterrand. Et qui a attendu son heure, depuis à mon avis très longtemps. Qu'elle n'ait pas été suffisamment préparée, c'est autre chose, mais je pense qu'elle a ça en tête depuis très longtemps. En revanche, la façon dont son parti, premier secrétaire en tête, l'a traitée, a été désastreuse.

Elle avait les intuitions, l'éloquence, la force politique, le charisme. Il lui a manqué l'organisation derrière, la discipline. Alors, maintenant, il y a aussi des causes idéologiques à la défaite. Et la cause principale, pour moi, c'est l'influence démesurée de Chevènement avec tout ce qu'il représente :

le courant national républicain, Saddam Hussein héros laïc, la justification du terrorisme, l'encadrement militaire dans les banlieues, etc.

ELLE. Vous dites que Royal a été victime du machisme, que la France est un pays très misogyne et que même les femmes ont été misogynes avec elle.

B.-H.L. Ça vous étonne ? C'est pourtant vrai que les femmes peuvent être aussi misogynes que les hommes ! Dans l'affaire Royal, c'est très intéressant. Il y a eu la première phase où elles étaient plutôt fières. Et puis, quand les revers ont commencé, elles ont été souvent les premières à lui jeter la pierre.

ELLE. Justement, parlons des femmes. Vous détestez à gauche les gens qui disent que toutes les cultures se valent, qu'il n'y a pas de raison de placer des valeurs comme la laïcité au-dessus des autres, qu'il faut respecter les autres cultures et être indulgent avec les traditions comme l'excision, le port du voile, les mariages forcés.

B.-H.L. Evidemment, oui. Ce relativisme culturel, ce différentialisme, je les déteste à droite et à gauche. Mais c'est vrai que c'est un cancer qui ronge particulièrement la gauche. La vérité, c'est quoi ? Qu'on peut très bien aimer une culture. La respecter profondément. Et vouloir y réformer telle ou telle pratique inacceptable. Prenez la peine de mort en Europe et, en particulier, en France. Vous aviez des gens qui, pendant des siècles, ont dit et répété que, non seulement elle faisait partie de notre culture